

Entretien avec Antoine de Baecque

« L'émotion est un terrain partagé par les historiens et les écrivains »

Antoine de Baecque, ancien rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma* et de *Libération*, historien et écrivain, est professeur d'histoire du cinéma à l'École Normale Supérieure. Entretien réalisé par Régis Guyon en décembre 2018.

Régis GUYON. L'histoire des émotions ne se discute plus aujourd'hui. Trois volumes d'une large *Histoire des émotions* publiés au Seuil très récemment, la revue *Sensibilités* qui en est à son cinquième numéro¹. Pouvez-vous nous faire une archéologie de cette question, du point de vue des historiens ?

Antoine de BAECQUE. Je pense qu'on a plutôt à faire à un « retour » de la question des émotions plutôt qu'à son émergence. Elle a beaucoup été travaillée au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, avec trois champs de recherche distincts, scientifique, psychologique et anthropologique. D'abord du côté scientifique, avec les travaux fondateurs de Charles Darwin dans *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*² publié en 1872, qui donne une sorte de coup d'envoi de l'étude des émotions. C'est en effet la première fois qu'un savant propose une telle classification et mise en relation des émotions avec des données corporelles précises et scientifiques.

À peu près au même moment, Gustave Le Bon³ travaille sur les émotions politiques et la psychologie des foules. C'est aussi le moment où on s'intéresse à la folie et aux hystériques, chez qui on peut considérer que les émotions sont en quelque sorte à découvert, mises à nu, observables et analysables sur un « terrain de recherche » exemplaire. Jean-Martin Charcot à la Salpêtrière et Jules Bernard Luys à l'hôpital de la Charité, produisent tous deux un travail de classification et de compréhension fondamental, avec l'usage important de la photographie. Chez Le Bon, comme chez Charcot ou Luys, il y a cette idée que la foule, comme le fou et la folle, n'avancent pas masqués, ne peuvent pas jouer leurs émotions. Il y aurait une sorte d'innocence et de spontanéité des émotions. Elles sont dans ces cas immédiatement visibles alors que tout à chacun a tendance à les masquer, à les contrefaire, du moins à les maîtriser. Enfin, à la même époque, l'anthropologie naissante s'intéresse aux rites et, à travers eux, aux émotions : les danses, les trances, les rituels de violence, de sacrifice peuvent être compris comme autant de véhicule à émotions. Chez des anthropologues comme Bronislaw Malinowski, il existe un important travail sur la production des émotions chez le savant lui-même⁴. Il fait en particulier le lien entre le terrain d'études – dans des territoires

1 Avec un numéro sur « Controverses sur les émotions », novembre 2018.

2 Darwin C. (2001), *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris, Rivages.

3 Le Bon G. (2013), *Psychologie des foules*, Paris, PUF.

4 Se référer en particulier à *Journal d'ethnologue*, publié aux éditions du Seuil en 1985.

éloignés, isolés, plus ou moins éprouvants –, les rituels observés et ses propres émotions.

À travers ces trois champs, se met en place une volonté de répertorier les émotions, d'en étudier les signes, les représentations, mais aussi d'en prendre la mesure, ce que Marcel Mauss appelle « la production sociale des émotions », ou ce que Le Bon nomme l'« anatomie idéologique » des émotions. Tout cela sert évidemment de toile de fonds au savoir historique des émotions.

Mais l'intérêt pour les émotions chez les historiens – et vous avez aussi raison de le formuler ainsi –, est finalement assez récent. Il remonte aux années 1970 et au chantier de l'histoire des mentalités porté notamment par Michel Vovelle⁵ ou encore aux études de *La Nouvelle Histoire* initiées entre autres par Jacques Le Goff⁶. On trouve là, par exemple, les grands thèmes de la mort, de la peur ou du rire, donc une approche historique de rites et de sujets assez typiquement anthropologiques.

R. G. Dans ce tournant amorcé dans les années 1970, quelle a été la part de l'œuvre de Michel Foucault ?

A. de B. Ce fut décisif, eu égard à la puissance interprétative de Foucault, à son influence sur une part de la communauté historique – qu'on pense à ses collaborations avec Arlette Farge, formée en grande partie au contact de sa pensée –, à son travail essentiel sur les archives elles-mêmes, celles de la police notamment, et au contexte politique dans lequel baignaient Foucault et cette génération. Michel Foucault a travaillé la question des émotions sur un versant idéologique, se demandant comment

un pouvoir produit une gestion particulière des émotions. On peut penser à tout son travail sur la folie, sur la répression et l'enfermement des « anormaux », en particulier dans *Moi, Pierre Rivière*⁷, chantier auxquels les historiens ont largement participé, mais aussi plus généralement à *Surveiller et punir*⁸, ouvrage mémorable et décisif qui donne un cadre pour comprendre comment un pouvoir, une classe imposent des normes, et pourquoi, finalement, on enferme au nom des émotions et de leur contrôle.

Dans la préface à la première édition d'*Histoire de la folie*⁹, en 1961, Foucault écrit : « On pourrait faire une histoire des limites – de ces gestes obscurs, de ces humeurs réprimées par lequel une culture rejette quelque chose (...) et qui la désigne tout autant que

ses valeurs. Interroger une culture sur ses expériences-limites, c'est la questionner (...) sur un déchirement qui est comme sa part secrète. » Dans les archives, les textes, les images, des émotions macèrent depuis des siècles. Quand le chercheur d'aujourd'hui, sous

“

Une volonté de répertorier les émotions

”

l'injonction de Foucault, tente de les recueillir, elles deviennent objets d'une histoire possible. Et c'est cela l'important finalement : qu'une potentialité d'histoire se mette à exister sous la forme d'une écriture de l'histoire de ces objets si particuliers que sont les émotions. Bouches qui rient, yeux qui pleurent, sexes qui jouissent, culs pétant, vapeurs hystériques... Certes, « de tout temps » les hommes ont joui, ont ri, ont eu peur... et rarement se sont-ils posés des questions philosophiques à ce propos. Mais l'historien peut conduire ces humeurs singulières à parler : ce qu'il découvre ce sont les émotions collectives qui ont mis en forme sensible ces humeurs individuelles, les transformant en rires,

5 Vovelle M. (1992), *Idéologies et mentalités*, Paris, Gallimard/Folio.

6 Le Goff J. (dir.), (2006), *La Nouvelle Histoire*, Bruxelles, Complexe.

7 Foucault M. (dir.), (2007), *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère... Un cas de parricide au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard/Folio.

8 Publié chez Gallimard en 2003.

9 Foucault M. (2007), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.

en sensations, en peurs, permettant de décrire les sens en éveil. Ces émotions, alors, prennent les couleurs d'un temps, deviennent des armes politiques, muent en événements sociétaux. C'est ainsi que l'historien entrevoit de l'autrefois la part secrète.

R. G. Comment est-on passé de l'histoire des mentalités à celle des sensibilités ?

A. de B. Deux facteurs me paraissent décisifs : les travaux pionniers d'Alain Corbin¹⁰, mais également la micro-histoire lancée par Carlo Ginzburg¹¹. Quelles sont les nuances entre l'histoire des mentalités et celle des sensibilités ? Il me semble qu'on s'attache dans ces derniers travaux davantage aux individus, aux singularités, aux témoignages, plutôt qu'aux groupes, aux masses, aux séries, et également davantage aux événements qu'aux tendances de longue durée étudiées dans les grandes enquêtes collectives, ce qui était le propre de l'école des Annales et de l'histoire des mentalités des années 1970. Quand Alain Corbin s'intéresse à l'histoire de l'odorat, c'est à travers la collecte de sentiments et de sensibilités individuels, même si ces témoignages historiques peuvent être parfois nombreux et prennent sens à travers un montage sériel. L'objet pourrait être le même, mais les approches et les méthodes sont différentes.

Plus récemment, l'histoire des émotions s'est imposée, au cours des années 2000, à travers des travaux qui renouvellent, dans la lignée foucauldienne, l'histoire politique,

s'intéressant majoritairement aux émotions en politique, à des événements de rupture ou de crise. Et si l'on parle d'émotions aujourd'hui, et moins de sensibilités, cela tient sans doute au fait que les terrains des historiens sont un peu moins anthropologiques mais davantage littéraires. Pour les historiens d'aujourd'hui, les émotions présentent plusieurs intérêts. D'abord, on peut dire que c'est un concept fluide, plastique, permettant de rassembler et de recouper aussi

“

Les émotions concernent aussi bien les élites que le peuple

”

bien les mentalités, les sentiments que les sensibilités des acteurs des époques étudiées. Le concept permet ainsi de réunir des points de vue qui pouvaient paraître en apparence contradictoires. C'est aussi un objet fondamentalement transdisciplinaire, pouvant être étudié des points de vue de

la psychologie, de la sociologie, de l'histoire, de l'anthropologie, de la critique littéraire, etc. Passer par les émotions permet de revisiter et de rassembler ces approches qu'on opposait bien souvent. De même pour l'opposition classique, mais largement remise en cause, d'une « histoire populaire » et d'une « histoire des élites »... La même émotion peut être ressentie par tout le monde, mais elle peut aussi être fabriquée par les élites sociales à des fins de stratégie de « masque populaire » ou de mobilisation populaire. Les émotions concernent aussi bien les élites (qui éduquaient les sens et savaient décrire les nuances du ressenti) que le peuple – on parlait autrefois d'« émotions populaires » pour désigner les émois de la foule face à la cherté du pain comme face aux rumeurs les plus terrifiantes sur l'enlèvement des enfants ou la menace des loups. Ce qui est intéressant, en définitive, est d'observer comment les émotions circulent d'une classe sociale à une autre. L'hybridité, l'intermédialité et la circulation des émotions sont au cœur des recherches actuelles.

R. G. Si on franchit la crête, on peut dire que des écrivains comme Éric Vuillard, notamment à travers

10 Corbin A. (dir.), (2016), *Le Miasme et la Jonquille : L'odorat et l'imaginaire social, XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, Flammarion ; (2014), *Le Temps, le Désir et l'Horreur : Essais sur le XIX^e siècle*, Paris, Flammarion ; (2013), *La pluie, le soleil et le vent : Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*, Paris, Aubier-Montaigne.

11 Ginzburg C. (2019), *Le fromage et les vers : L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion ; (2010), *Mythes, emblèmes, traces : Morphologie et histoire*, Paris, Verdier ; (2007), *Un seul témoin*, Paris, Bayard.

14 juillet¹², illustre parfaitement ce que vous venez de dire, avec d'une part un travail de documentation historique précis sur des événements. Puis, d'autre part, à travers le récit qui passe par des individus, le lecteur est invité à partager les émotions des personnages et des foules.

A. de B. Effectivement, Vuillard travaille en historien par son retour aux sources et notamment le fait d'aller récupérer en bibliothèque, en archives – ou sur le net –, le plus de récits possibles sur cette journée du 14 juillet 1789. Son récit, sa mise en narration, fonctionnent ensuite comme un éventail de possibles. Il pratique très habilement, avec un « style sans style » précisément, un collage-réécriture où les faits sont troublés par la multiplicité des visions et des regards sur l'événement. Et cette « récréation », comme celle de Pierre Schoeller dans son film *Un Peuple et son roi*¹³, correspondent assez bien à ce que fait l'historien quand il travaille sur les émotions collectives dans la compréhension de l'événement. Mais la fiction permet d'aller jusqu'au bout de la reconstitution émotionnelle de l'événement. L'émotion est finalement ce qui rapproche et ce qui distingue les historiens et les créateurs, qu'ils soient écrivains, artistes, cinéastes, metteurs en scène de théâtre.

Aujourd'hui, l'histoire passe de plus en plus par le rapport de l'écriture à l'archive, et l'émotion est précisément ce terrain, celui d'un jeu devenu commun aux historiens et aux écrivains et artistes. Cela pose évidemment la question du style, d'une écriture qui se tient sur une crête de plus en plus étroite séparant et reliant le récit historique et la fiction historique. Ainsi, ce qui sépare le travail de l'historien de celui de l'écrivain est de plus en plus ténu, tout en « restant séparé ». Cette séparation est

mince mais elle demeure une séparation, ce qui n'empêche pas les collaborations mais les règle. Et c'est d'ailleurs souvent à travers le prisme de l'émotion que l'historien peut commencer à travailler avec des écrivains, des cinéastes. C'était déjà évident pour Michel Foucault et sa collaboration avec René Allio sur le film *Moi, Pierre Rivière...* sorti en 1976.

Les collaborations entre nos deux univers ont beaucoup évolué ces dernières années. Par exemple sur la Révolution française, qui est le terrain historique le plus fécond sur ce sujet des émotions en politique, outre *Un peuple et son roi*, on a pu voir

les pièces *Notre terreur* de Sylvain Creuzevault, *Ça ira (1) Fin de Louis* de Joël Pommerat, ou encore lire le 1^{er} volume de *Révolution : 1. Liberté*, la bande dessinée récente très réussie de Florent Grouazel et Younn Locard, publiée chez Actes sud en 2019. L'historien n'est plus seulement la

“

L'historien est devenu le spécialiste des émotions dans l'histoire

”

caution qui apporte un crédit de vraisemblance au récit : il est devenu le spécialiste des émotions dans l'histoire, dans lesquelles le créateur puise afin de métamorphoser le récit, par l'écriture ou la mise en scène, en émotions du lecteur ou du spectateur. Selon moi, l'historien d'aujourd'hui se doit d'aller clairement sur ce terrain de la fiction. Seule la collaboration avec des écrivains et des artistes pourra continuer à lui faire toucher un public large. Sinon, il demeurera à l'étroit dans un monde universitaire de plus en plus cloisonné, autosuffisant et auto-évaluant. L'arrivée des émotions dans le champ historique a été l'occasion de repenser l'écriture de l'histoire, qui se rapproche de la fiction sans toutefois se confondre avec elle : reconstituer les émotions d'une personne à partir des archives, cela pose la question de l'écriture d'un récit à la fois fondé objectivement sur des traces du passé, et subjectivement dans la part de montage, de narration et de style apportée par l'historien. On retrouve cela aussi bien chez Alain Corbin, Arlette Farge, Natalie Zemon-Davis, que plus récemment chez Ivan Jablonka, Philippe Artières, Patrick Boucheron ou dans mon propre cas.

12 Paru chez Actes Sud en 2016.

13 Film sorti en salle le 26 septembre 2018.

Disons que j'ai poussé la chose au plus loin possible, et même sans doute au-delà du raisonnable (!), en passant à l'écriture revendiquée comme fiction – et une fiction majuscule, le roman gothique – qui prolonge le travail de l'historien sur les récits, les représentations et les archives de la Révolution, et débouche sur un véritable roman, *Les Talons rouges*¹⁴. Mais l'on peut tout à fait lire ce roman comme la version fictionnelle d'un essai d'histoire sur les émotions en Révolution.

R. G. Est-ce que vous voulez dire qu'aujourd'hui on ne peut plus opposer émotions et raison ?

A. de B. Effectivement, la raison est le produit des émotions et celles-ci peuvent être travaillées par la raison, comme l'est une stratégie politique. Lors de la Révolution française par exemple, les émotions collectives ont été à la fois spontanées et travaillées, dirigées, organisées par la raison politique.

R. G. Ce qui est toujours très vrai aujourd'hui...

A. de B. Tout à fait. On est dans un contexte où le travail porte sur la maîtrise du comportement émotionnel, où la production des émotions à partir de faits réels ou supposés est extrêmement calculée, selon des stratégies de fabrication et de communication très élaborées.

R. G. Si on ne peut plus opposer frontalement émotions et raison, peut-on séparer les émotions individuelles des émotions collectives ?

A. de B. Si vous prenez la peur, comme toute émotion, elle est tout à la fois une émotion individuelle et une émotion

collective. Et à l'intérieur d'un collectif, les individus peuvent ressentir des émotions qui peuvent être au diapason ou en contradiction avec celles ressenties par les autres. Dans mon dernier ouvrage portant sur la Révolution française¹⁵, je propose de revenir sur des cérémonies collectives, comme les funérailles des martyrs par exemple, qui sont décisives pour « guider » les émotions du peuple, sa « terreur », vers l'exigence politique d'une « Terreur » comme système de gouvernement. Ici, c'est par la multiplication de cas individuels qu'on peut construire une forme d'histoire collective de la peur à l'intérieur du peuple de Paris. Car cette peur est à la fois instinctive et

“

La peur est tout à la fois une émotion individuelle et collective

”

politique, collective et instrumentalisée par des individus, qu'ils soient président d'une section révolutionnaire, président de la Convention nationale ou membre du Comité de salut public. Cela permet de mesurer comment cette juxtaposition d'émotions individuelles devient une émotion collective, et comment celle-ci se transforme en une demande populaire qui légitime une réponse politique: la mise à l'ordre du jour de la Terreur à l'été 1793. C'est un cas d'école passionnant: personne ne peut dire précisément pourquoi la Terreur s'impose, par qui est passée cette exigence, mais ce que l'on peut dire c'est que, collectivement et individuellement, les acteurs sont émus et mus par la peur. On retrouve bien ici l'articulation entre l'individuel et le collectif: le jeu entre la spontanéité et la stratégie politique.

14 Baecque (de) A. (2017), *Les Talons rouges*, Paris, Stock.

15 Baecque (de) A. (2017), *La Révolution terrorisée*, Paris, CNRS.